

SAINT ÉTIENNE :

« SÉPARÉ DE TOUS ET UNI À TOUS »

NOTES SPIRITUELLES SUR LE FONDATEUR D'OBAZINE

Étienne apparaît, à travers sa biographie¹, comme un personnage profondément médiéval, et donc parfois déconcertant, par bien des côtés, pour notre mentalité. Ce n'est pas, pour autant, qu'il n'ait rien à nous dire, et je vais essayer d'exposer, à partir de sa « Vie », quelques traits spirituels saillants qui demeurent intemporels.

Étienne d'Obazine n'a pas laissé d'écrits, contrairement à beaucoup d'auteurs cisterciens de son époque. On ne peut donc pas le situer dans cette pléiade prestigieuse qui constitue une constellation de première grandeur, particulièrement brillante, au firmament de la spiritualité chrétienne, avec Bernard de Clervaux ; Adam de Perseigne ; Aelred de Rielvaux ; Guerric d'Igny ; Guillaume de Saint Thierry ; Isaac de l'Étoile et d'autres encore. D'ailleurs, Étienne nous apparaît comme un homme d'esprit pratique, et sa « Vie » met l'accent sur l'aspect essentiellement ascétique de son existence et de son enseignement.

De l'érémisme au cénobitisme cistercien, ou le salut du plus grand nombre

On peut se demander pourquoi un ermite dans l'âme, comme Étienne, a finalement choisi de s'agréger, avec ses disciples, à un ordre aussi rigoureusement cénobitique que celui de Cîteaux (cf. l'usage de dortoirs communs). La chose nous est expliquée en détail dans la vie de Saint Étienne. Son intention initiale était d'adopter la règle cartusienne, et il entreprit un long et pénible voyage vers la Grande Chartreuse à cette intention. Les arguments invoqués par Guigues, le prieur de la Chartreuse, pour refuser cette adhésion font valoir la taille excessive déjà atteinte par la communauté d'Étienne, d'ailleurs susceptible d'augmenter encore ; les possessions temporelles et les soucis proportionnels que cela implique ainsi que la présence d'une communauté féminine. Son apologie de la récente fondation de Cîteaux, à cette occasion, est très intéressante : c'est « *la voie royale, dit-il, et ses statuts peuvent largement pourvoir à toute perfection.* » (VSO I, 26, p. 83).

L'agrégation à Cîteaux est donc vue comme le moyen permettant d'étendre la recherche de la perfection religieuse à une multitude. Nous trouvons là un premier trait, et peut-être le plus fondamental, de la personnalité spirituelle d'Étienne : son souci primordial du salut d'autrui, serait-ce au détriment de ses propres inclinations². Il a en effet abdiqué sans hésitation ses aspirations intimes, se considérant comme comptable de ceux qui s'en remettaient à lui. Son biographe nous le dit explicitement, en parlant des premiers temps de la fondation :

1 De l'avis des spécialistes, la biographie d'Étienne d'Obazine est un document fiable, comme prouvent les recoupements avec des événements avérés et d'autres sources médiévales. La modestie de l'auteur, qui s'efface derrière son modèle et, autant qu'il est possible pour un chroniqueur médiéval, s'en tient aux faits dont il a parfois été témoin oculaire, le recommande à notre confiance. *Vie de Saint Étienne D'Obazine. Publication de l'Institut d'Études du Massif Central (Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand), fascicule VI, 1970. Traduction Michel Aubrun.*

2 En cela, son entreprise présente de frappantes similarités avec celle de Pachôme, en Haute Égypte, au IV^e siècle. Ermite de formation, il reçoit l'ordre suivant : « construit un monastère, car beaucoup viendront à toi pour devenir moines [...] la volonté de Dieu et que tu serves la race des hommes, pour les réconcilier avec lui. » Dans les premiers temps de la fondation, on voit Pachôme, comme plus tard Étienne (et en Russie Saint Serge), prendre en charge les tâches les plus pénibles afin que ses frères vaquent plus aisément à la contemplation.

« Ce lieu se remplissait des arrivants et de la foule de ceux qui s'y étaient établis. Notre père Étienne commença donc à chercher à quel endroit il pourrait les installer convenablement. Il se tourmentait cependant et souffrait violemment en son âme du désir de solitude car il supportait mal les charges et redoutait d'avoir à assumer la direction de tant de personnes. Il n'avait pas choisi ce lieu pour y rassembler de grandes foules, mais pour y vivre en solitaire, d'autant plus librement qu'il vaquerait secrètement à Dieu et crucifierait sa chair avec moins de retenue, sans avoir à redouter les louanges ni la réprobation. » (VSO I, 10, pp. 59-61).

Étienne va donc considérer l'afflux de disciples comme un signe de Dieu auquel il faut sacrifier sa tranquillité personnelle. L'histoire de la fondation féminine d'Aubazine se situe dans le droit fil de ce sentiment qu'a Étienne de sa responsabilité spirituelle envers ceux qui se confient à lui. Une interprétation malveillante a décrit le choix du site insalubre du Coiroux comme une volonté plus ou moins délibérée, de la part d'Étienne, de faire de cet établissement féminin un mouroir afin de se débarrasser des moniales en les décourageant, en vain d'ailleurs. Soupçon de mauvais aloi ! Quand on voit toutes les vicissitudes créées par l'existence de la fondation féminine³, on réalise combien il aurait été plus simple pour Étienne de dissoudre la communauté naissante ; d'encourager les moniales à se disperser dans d'autres établissements ou même de les pousser à fonder leur propre maison en toute indépendance⁴. Parmi toutes ces contraintes, la décision d'assurer matériellement la subsistance des sœurs – dont le nombre a pu atteindre jusqu'à 150 d'après la « Vie » – afin de leur permettre d'observer la clôture absolue, n'était pas vraiment la solution de facilité pour le fondateur :

« Mais Étienne 'était le bon pasteur, non pas le mercenaire' (cf. Jn 12), mais vraiment le gardien. Il ne permettait pas [aux moniales] de sortir pour leur profit temporel, car il redoutait quelque dommage pour leur vie spirituelle. Plutôt que de porter la responsabilité de la perte de ces âmes, il préférait veiller lui-même à leur subsistance matérielle. » (VSO II, 4, p. 108).

Cela étant, il est un usage restitué dans toute sa rigueur par la réforme de Cîteaux qui concilie l'existence cénobitique et l'esprit érémitique, il s'agit de la pratique rigoureuse du silence. On connaît le mot plaisant attribué aux cisterciens concernant leurs confrères : « le silence bénédictin consiste à se taire quand on n'a plus envie de parler ». Un tel laxisme n'était certes pas de mise à Cîteaux et, malgré le recours au langage de signe qui peut occasionnellement être le truchement d'un véritable bavardage muet, on peut dire que le silence rigoureusement pratiqué est, même au sein d'une nombreuse communauté, comme la cellule intérieure de l'ermite, et permet l'exercice de cette « *bienheureuse solitude, seule béatitude* », du face-à-face avec Dieu, tant vanté par saint Bruno.

Un autre aspect de cette exigence très forte chez Étienne concerne les frères convers. Avant la fondation de Cîteaux, on n'admettait à la vie monastique que des sujets lettrés, soit issus des classes supérieures de la société (nobles et riches marchands), soit sortis de l'école monastique, comme Gerbert d'Aurillac, petit berger auvergnat que son éducation reçue dans ce cadre allait conduire jusqu'au siège de Pierre, sous le nom de Sylvestre II. Les cisterciens furent les premiers à se soucier de l'immense masse illettrée qui constituait l'essentiel de la population, et créèrent un statut *ad hoc* pour pouvoir intégrer des moines issus du bas peuple. Certes, ils n'avaient pas toutes les prérogatives des moines de chœur, mais faisaient néanmoins partie intégrante du monastère⁵.

3 Non seulement cette existence fut un argument majeur dans la bouche de Guigues pour décourager l'adhésion à l'Ordre cartusien, mais il semble que, lors du fameux chapitre de Cîteaux en 1147, Étienne dût âprement défendre sa fondation féminine et n'obtint que difficilement gain de cause : « *Il y avait toutefois à Obazine une institution qui aurait pu empêcher une telle affiliation [à Cîteaux]. Elle n'allait pas contre la vie religieuse, mais contre les coutumes des cisterciens. Une forte opposition et beaucoup d'embarras venaient de ce que le saint homme avait à gouverner les hommes et des femmes, ce que leur ordre interdisait formellement. Tout ceci fut toutefois écarté par égard pour lui [Étienne].* » (VSO II, 12, pp. 113-115).

4 Suite à des circonstances quelque peu obscures, il y eut d'ailleurs une tentative sans suite en ce sens sous le successeur d'Étienne, Géraud. Certaines moniales, pour assurer la pérennité de leur fondation, pensaient-elles, se retirèrent pour un temps à l'abbaye de la Garde-Dieu, près de Caussade. Bien que la tentative ait finalement avorté, l'épisode montre bien qu'elle était du domaine du possible. (cf. VSO III, 3, p. 199).

5 Notre passion égalitaire de Français modernes s'offusque de cette distinction entre deux classes de moines. Mais

Ascèse et Transfiguration

Un trait caractéristique de la sensibilité spirituelle d'Étienne est très déroutant à nos yeux, bien qu'il soit parfaitement assumé dans le Cîteaux primitif – c'est d'ailleurs, sans doute, l'une des raisons majeures qui a déterminé Étienne à l'intégrer : il s'agit de l'extrême ascétisme dont il a fait preuve jusqu'à la fin de ses jours. Passe encore pour les premières années érémitiques, où ces austérités pouvaient faire figure d'excentricité passagère⁶, en partie dictées par les circonstances, d'ailleurs, et que l'expérience devrait assagir. Mais s'il abandonna le coucher sur la dure avec une pierre pour oreiller, Étienne ne renonça jamais à l'exposition au froid et à la rigueur du jeûne et des abstinences. Il trouvait même les usages de Cîteaux un peu trop modérés en l'occurrence (!), et ne se résigna à renoncer au jeûne le dimanche que pour une raison très significative : par miséricorde envers ses frères, afin de ne pas susciter une émulation qui pourrait être ruineuse pour la santé de certains et susciter murmures et récriminations chez d'autres. Toujours ce souci de ne pas scandaliser les plus faibles et de ne pas décourager ses frères sur les voies du salut. On pourrait dire la même chose au sujet des abstinences. Bien que la pratique cistercienne parût outrageusement maximaliste aux clunisiens en ce domaine⁷, la permission donnée aux malades d'user de la viande fut très difficilement acceptée par Étienne, pour des motifs là encore très éloquents qui seront abordés plus bas. Mais, encore une fois, la soumission aux usages de Cîteaux et la clémence envers les faibles l'emportèrent.

C'est aujourd'hui devenu un lieu commun de dénigrer ce genre de pratique ascétique, considérée en bloc comme une façon de judaïser, avec toute l'hypocrisie que cela peut entraîner. On y flaire facilement un pélagianisme pratique sous-jacent, pour lequel les peines accumulées en ce siècle deviennent autant de mérites susceptibles de nous faire gagner le ciel. Bref, tout ce pan de la tradition serait inadapté à l'homme moderne⁸. Certes, le risque existe toujours que l'ascèse se transforme en une sorte de stoïcisme orgueilleux, et même un ascète aussi sévère qu'Antoine le Grand nous met en garde : « *certain ont broyé leur corps dans l'ascèse mais, pour avoir manqué de discernement, se sont éloignés de Dieu*⁹. » Le tout est en conséquence de pratiquer l'ascèse avec discernement, et donc de bien situer sa finalité. Elle ne saurait être en aucun cas une fin en soi, mais reste un moyen incomparable pour, entre autres, maîtriser ses appétits¹⁰ – et donc sortir du conditionnement animal – de façon à discipliner et ordonner l'homme intérieur afin qu'il réalise sa vocation : refléter l'image divine.

c'est là un bel anachronisme : dans le cadre de la société d'ordre médiévale, c'était une initiative révolutionnaire

6 Cf. le passage nous décrivant les habits sales, plein de vermine et rarement lavés des deux ermites (VSO I, 5, p. 53).

7 Le régime végétarien des cisterciens, qui ne souffrait que très peu d'exceptions, renchérisait en sévérité sur la règle de Saint Benoît, qui se contente d'interdire la consommation de la chair des quadrupèdes. Les moines de Cluny ne manquaient pas de faire remarquer, avec une logique indéniable mais peut-être grevée de quelque délectation, que les gallinacés, palmipèdes et autre gibier à plumes étaient des bipèdes ! On connaît à ce sujet la fameuse polémique entre Bernard de Clairvaux et Pierre le vénérable. Le premier accusait les moines du second d'être des sybarites, en décrivant avec quelque complaisance la gastronomie clunisienne, à l'en croire passablement raffinée quoique formellement respectueuses des abstinences prônées par la règle de Saint Benoît. La première phrase de la réponse de l'abbé de Cluny est restée dans les annales : « Ô pharisiens, vous avez donc une postérité ! », ce qui est assez peu ironique étant donné que, à première vue, le pharisaïsme était plutôt du côté des moines noirs.

8 En est-il de même pour la femme moderne ? Beaucoup de nos contemporaines s'imposent, pour acquérir la minceur qui est aujourd'hui un des canons majeurs de la beauté ou pour conserver cette ligne si chèrement acquise, des régimes alimentaires qui impressionneraient saint Étienne en personne ! On peut donc se poser la question de savoir si cette prétendue obsolescence de l'ascèse ne serait pas un réflexe d'Occidentaux repus et paresseux, non dépourvu de quelque pusillanimité. Comme quoi, en ce domaine, tout est affaire de motivation.

9 Antoine le Grand. Apophtegme 8 (collection alphabétique). In *Parole des anciens. Collection « Points Sagesse »* n° 1 ; Seuil, 1976.

10 C'est un phénomène empirique qui a été remarqué dans toutes les traditions religieuses. (Cf. Mohandas K. Gandhi. *Lettres à l'Ashram*. Albin Michel, 1971. Collection « Spiritualités Vivantes », p. 47.)

Il peut s'ensuivre une véritable spiritualisation de l'être, comme en témoignent, au sujet d'Étienne, les mots pittoresques du pape cistercien Eugène III, qui le présenta ainsi au chapitre général de l'ordre de Cîteaux en 1147 : « *regardez donc, seigneurs et frères, cet abbé au corps chétif, à la petite taille, à la mise méprisable et au visage disgracieux ! Sachez que tout ce que vous voyez en lui et tout en l'Esprit Saint et plein de foi.* » Le magnétisme incontestable d'Étienne sur ceux qui l'approchaient ; son charisme, par-delà une apparence minable, est aussi le fruit de sa persévérance dans l'ascèse ; de même que l'atmosphère spirituelle de son abbaye, que perçoivent aujourd'hui encore de simples touristes, peut-être considérée comme un rayonnement de sa sainteté, indissociable chez lui de son austérité.

Sévérité et amour

Pour continuer sur cette ligne « médiévale » qui nous répugne tant, Étienne serait, à en croire son biographe, un partisan décidé de la bastonnade à des fins pédagogiques, chose qu'il faut mettre en perspective avec la grossièreté des caractères et l'ambiance générale de brutalité qui régnait alors. Sa « Vie » nous dit que sa sévérité était tellement redoutée que les frères n'allaient qu'en tremblant au chapitre, où ils étaient toujours susceptibles de recevoir les philippiques de l'abbé accompagnées de généreuses séances de flagellation ! Il est indéniable que, dans certains cas très particuliers, cela s'avérerait encore le remède le plus efficace – quitte à être politiquement (ou religieusement) incorrect. Ainsi la vie nous raconte-t-elle l'histoire de ce moine tenté avec insistance de partir du monastère. Après lui avoir fait administrer publiquement une mémorable correction, Étienne l'invita à réaliser son désir de quitter l'état monastique. Mais le frère, que l'on aurait pu croire plus que jamais déterminé à le faire après cette humiliation, lui répondit : « *Jamais, seigneur, je ne m'éloignerai d'ici et je ne vous quitterai pas tous les jours de ma vie. Toutes mes tentations ont été arrachées jusqu'à la racine et ce que je ne voudrai jamais plus, c'est de m'en aller d'ici.* » (VSO II, 56, p. 183). Cependant, à y regarder de près, la réalité nous apparaît comme nettement plus nuancée. La « Vie » de Saint Étienne nous laisse entendre qu'il adaptait sa pédagogie au caractère de chacun :

« Si parfois il avait contristé trop gravement un frère par une correction immodérée, il n'avait pas cessé qu'il n'eût calmé son âme de paroles apaisantes ou même de récompenses ou de baisers paternels. Chacun donc se réjouissait du bienfait d'avoir été contristé en raison de la grande faveur que cela lui avait méritée de la part de son vénéré père. Il n'accordait cependant pas cette grâce à tous également, mais seulement à ceux qu'il jugeait utile de traiter ainsi. Il est des gens que l'on peut, tels de très durs rochers, briser à la massue, mais non sculpter : les coups peuvent les contraindre, mais les paroles et les flatteries sont impuissantes à les persuader. Il est écrit, en effet : 'Frappe du bâton celui qui a la tête dure, car on ne corrige pas un sot avec des mots' (Prov 33, 14). » (VSO II, 57, pp. 185).

Si Étienne n'avait pas la main légère, on ne peut pas dire qu'il faisait acception de personnes. Si la bastonnade était routinière, dans les mœurs du temps, pour les serfs et les roturiers, elle constituait une humiliation quasiment inimaginable pour une personne d'extraction noble. Mais notre saint ne s'embarrassait pas de ces préjugés sociaux. Tous avaient droit à une même sévérité, même s'il s'efforçait de la désamorcer par l'affection manifestée à ceux qu'ils reprenaient, pour bien leur montrer qu'il n'entrait pas la moindre animosité personnelle dans ce genre de correction :

« Un frère, parmi les plus élevés en dignité, avait été durement frappé au chapitre. Après quoi, il s'en était allé, triste et plein d'amertume s'asseoir tout seul, au-dehors. Le saint homme, l'ayant aperçu, et, voulant le consoler, se mit, de propos délibéré, à passer devant lui. Le frère, bien qu'à contrecœur, se leva et marcha à ses côtés, n'osant pas rester immobile quand son abbé passait près de lui. Le saint se retourna et lui dit : 'Peut-être me suivez-vous pour que nous fassions la paix entre nous ?' Le moine lui répondit : 'Bien loin de moi cette idée, je n'y pensais vraiment pas'. Étienne alors le prit par le cou, le serra fortement dans ses bras et l'embrassa. Le cœur du malheureux fut entraîné en une si grande douceur qu'il se jeta aussitôt à terre, baisa la trace de ses pas et demanda en pleurant pardon de s'être mis en colère contre lui. » (VSO II, 55, pp. 181-183).

Étienne allait même plus loin encore en ce domaine, demandant, dans les cas les plus graves, à partager la pénitence avec le fautif. C'est une autre modalité de ce trait que nous avons déjà rencontré chez lui : la responsabilité pour autrui. Faisant ainsi, il considérait les fautes de ses frères

comme les siennes propres, et s'efforçait d'en assumer avec eux les conséquences et, comme nous l'intime le Nouveau Testament, de « porter leurs fardeaux » (Gal 6, 2) :

« Si, la faute l'exigeant, il avait fait frapper quelqu'un plus durement que de coutume, il se préparait à la même flagellation et il ordonnait à un seul ou à tous de la lui administrer. Il agissait ainsi de peur que, lui qui jugeait les autres, ne restât étranger à leur affliction, et pour que, s'il arrivait qu'il eût commis la faute d'infliger une correction exagérée, il en souffrît la punition sur son propre corps. Outre cela, presque tous les jours, surtout pendant le carême, il se faisait administrer en secret la discipline. Ainsi frappé en public et en privé, il portait dans son corps les stigmates de la passion du Christ et pouvait dire avec l'apôtre : 'Je châtie mon corps et je le réduis en servitude de peur d'être réprouvé après avoir prêché aux autres' (1Co 9, 27). » (VSO I, 17, p. 73).

Cela étant, Étienne savait aussi persuader par des reproches muets, faisant discrètement savoir aux coupables qu'il n'était pas sans connaître leurs transgressions ce qui, par un appel à leur conscience, les faisait « rentrer en eux-mêmes » et les amenait à résipiscence et au devoir de vigilance intérieure sans autre mesure punitive¹¹. Pour autant, Étienne n'était nullement un autocrate, ne se prévalant jamais de sa dignité abbatiale, manifestant une profonde humilité en toutes circonstances, ne s'exemptant jamais des tâches les plus ingrates et les plus répugnantes. Il était solidaire de son troupeau dans toutes ses vicissitudes, ce qui amène son biographe à noter : « aussi illustre-il ce que l'apôtre dit de lui-même : *'Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous'* (1Co 9, 22). » (VSO II, 19, p. 133) Prêchant par l'exemple, il appliquait simplement à autrui la sévérité qu'il s'imposait à lui-même. Par ailleurs, il ne prenait jamais de décision sans avoir soigneusement et longuement consulté ses pairs y compris, le cas échéant, les plus humbles, suivant en cela la remarque de la règle de saint Benoît : « souvent, le Seigneur révèle ce qui est le mieux au plus petit (ch. 3) ».

Pour conclure sur cet aspect de la pratique d'Étienne fort dérangeant pour nous, il va sans dire que personne – et moi le dernier – n'oserait aujourd'hui user de pareilles méthodes. Mais on peut légitimement se poser la question : est-ce parce que les hommes du Moyen-Âge étaient des brutes, ou parce que nous sommes devenus frivoles et pusillanimes ? À l'époque d'Étienne, c'est peu dire que le salut était une affaire sérieuse. Il constituait une véritable obsession. Or Étienne s'est toujours senti comptable du salut de ses frères. C'est pourquoi on ne peut séparer sa pédagogie musclée des assurances qu'il leur donnait quant à leur destinée éternelle. Et l'on peut dire que, là encore, il n'employait pas de demi-mesures :

« Voici également ce qu'il leur promit alors [sur son lit de mort] et jamais nous n'avons lu ailleurs une telle promesse : si les frères priaient suffisamment Dieu pour le sauver, confiant en la miséricorde du Seigneur, il obtiendrait de Lui pour tous le salut éternel, principalement pour ceux qui mourraient dans le monastère. » (VSO III, 3, p. 199).

Le narrateur lui-même compte bien bénéficier de ces largesses du père fondateur qui, à l'instar du Christ, a promis hardiment à ses fils passés, présents et futurs « *d'être avec eux tous les jours, jusqu'à la consommation du monde* » (Mt 28, 20. Cf. VSO III, 2, p. 197).

« Pour notre part, nous pensons que lorsque nous en serons à l'étroit passage, Étienne apportera dans le plateau de la balance la peine que nous avons prise pour écrire ce récit et qu'ainsi le poids de nos péchés s'en trouvera dépassé. Après nous avoir arrachés aux peines éternelles, il nous conduira, par la miséricorde de Dieu, à la vie sans fin. » (VSO III, préface, p. 191).

On voit donc combien la sollicitude d'Étienne envers ceux qui se confient en lui, sa passion pour le salut des âmes, s'étend même au-delà de sa vie terrestre, s'insérant dans l'immense courant d'intercession de « l'Église des premiers-nés inscrits dans les cieux ».

Le paradis monastique et la paix du Royaume

Il est un autre aspect de la personnalité spirituelle d'Étienne qui, tout en étant très médiéval, parle peut-être plus à notre temps. C'est sa compassion sans limite pour les pauvres, et les relations

11 Deux siècles plus tard en Russie, on verra saint Serge de Radonège agir exactement de même.

de complicité qu'il entretenait avec les animaux. Cette capacité à s'attendrir, souvent accompagnée d'un violent pathos très médiéval – on pleure beaucoup dans la « Vie de Saint Étienne » – n'était d'ailleurs pas du tout incompatible, alors, avec la rudesse que nous avons abordée ci-dessus. Tel le voulait l'époque. C'est ainsi, nous est-il dit, que :

« Parmi les changements apportés par les cisterciens figurait l'usage que les malades pouvaient, selon la règle, manger de la viande. Cette pratique, jusqu'à ce jour, était inconnue des frères d'Obazine. Cette innovation, le saint homme la supporta avec peine. Il disait, lorsque l'on tuait un des animaux pour les malades, qu'il était bouleversé de voir une boucherie s'installer dans la maison du Seigneur. Quand était évoqué devant lui le chapitre de la règle concernant les malades, il gardait le silence, car si tout cela ne lui plaisait pas, l'autorité de la règle ne pouvait lui déplaire. » (VSO II, 14, p. 117).

Pour Étienne il est visible que c'est là une inconvenance et même un scandale semblable à ce que serait un meurtre au paradis. Car c'est bien dans cette problématique que réside la motivation théologique sous-jacente à l'abstinence monastique, et en particulier au régime végétarien traditionnel chez les moines. La vie monastique étant une réintégration de l'existence paradisiaque, elle inclut nécessairement une relation de paix, d'harmonie, de confiance entre toutes les créatures, en lieu et place de la peur, de l'hostilité et de la prédation si tristement caractéristiques du monde déchu. Ainsi est restitué le rôle médiateur de l'homme entre le monde divin et la création, voulu par Dieu lui-même à l'origine, selon Maxime le Confesseur. Dans les cas des animaux, cela peut même aller jusqu'à une sorte de compréhension tacite¹². C'est ainsi que, dans un épisode célèbre, Étienne nous apparaît comme « l'homme qui parlait aux oreilles des bœufs ». Lorsqu'un charroi impressionnant (32 paires de bœufs !) convoya vers l'Abbaye l'immense bloc monolithe qui est devenu la vasque de la fontaine du cloître, auquel s'ajoutait une grande table d'autel, les animaux de trait étaient à la peine même dans la plaine de la Roanne. Comment allait-on gravir la montée finale vers Aubazine ? Eh bien cela se fit quasiment au pas de course, Étienne étant venu bénir l'attelage et ayant pris sa tête (cf. VSO I, 28, pp. 85-87). Mais il y a encore plus touchant :

« Les hommes ne furent pas les seuls à pleurer [à la mort d'Étienne], il y eut aussi les bêtes de somme. J'ai entendu dire par des témoins de l'événement que celle dont il se servait habituellement versa beaucoup de larmes trois jours avant et trois jours après sa mort. Elle annonça par ce moyen d'abord ce qui allait arriver, et ensuite en redit témoignage. » (VSO III, 5, p. 203).

D'ailleurs, la sollicitude post-mortem d'Étienne ne faisait pas de discrimination entre hommes et bêtes, ces dernières comme les premiers pouvant bénéficier des guérisons émanant de son tombeau (cf. VSO III, 10, p. 213).

Le rôle de pacificateur d'Étienne est bien connu. Multiples sont les interventions mentionnées dans la « Vie » auprès des turbulents nobles de son entourage pour ramener la paix dans les cœurs, redresser une injustice, obtenir réparation envers les humbles spoliés etc. La plus célèbre de ces médiations est celle occasionnée par la fameuse « guerre du faucon » opposant le vicomte de Turenne, Raymond II, et un autre illustre seigneur nommé Guillaume. Conflit bien caractéristique de ces ridicules – mais dévastatrices – querelles de prestige qui opposent les grands de ce monde. Son biographe précise, à l'occasion des peines considérables et des risques personnels qu'il prit à

12 Les anecdotes de ce type sont multiples chez les premiers moines d'Orient. Lorsqu'elles concernent des bêtes nettement moins placides que les bœufs, les lions par exemple, ou encore des animaux réputés maléfiques ou répugnants, comme les serpents ou les hyènes, elles ne font que souligner plus nettement le tropisme paradisiaque qui les sous-tend. L'animal pacifié peut même faire figure de disciple, comme dans cet épisode : « *Quand [frère Aymeric, envoyé en mission par Étienne] eut chevauché une partie du jour, il sauta à terre et se mit à marcher quelque temps à pied pour soulager sa monture, selon son habitude. Le mulet, se voyant libre, se mit, comme tout animal de son espèce, à s'enfuir à travers la campagne en des endroits inaccessibles. Le jeune serviteur s'efforça bien de lui barrer le passage et le frère se mit à courir de toutes ses forces sur le chemin. Ils n'arrivèrent à rien et la bête s'éloignait toujours davantage [...] Il fut alors pris de désespoir, car il n'apercevait personne et ne pouvait renoncer à sa mission. Se tournant alors vers le mulet, il lui cria : 'Je t'adjure, par la vertu d'obéissance et les mérites de notre père de ne pas aller plus loin et de m'attendre, car se suis très fatigué.' À ces mots, l'animal, qui s'était très éloigné, s'arrêta et, tournant la tête vers son maître, demeura ainsi immobile, sans se détourner jusqu'à l'arrivée du frère qui le prit par la bride.* » (VSO II, 40, pp. 163-165). Il faut reconnaître qu'amener à l'obéissance un cabochard de mulet n'est pas à la portée du premier venu !

cette occasion, qu'il était « *prêt à mourir pour que son pays ne périclite pas* » (cf. VSO II, 39, p. 161). Sa responsabilité spirituelle ne s'arrêtait donc pas aux limites de son monastère. On doit également mentionner, pour sa haute teneur symbolique, la besogne à laquelle s'attelèrent ses moines, après qu'une famille de pieux laïcs, décidant de rentrer en bloc au monastère, eut fait don à l'abbaye de son petit manoir :

« [Ils] détruisirent en sa présence les fortifications et les constructions trop élevées. De cette habitation séculière, ils firent, pour les serviteurs de Dieu, une demeure monastique qui subsiste encore de nos jours. Tous les traits, toutes les armes dont ce lieu était particulièrement bien pourvu, furent mis en pièces ou brûlés à l'exception de celles qui pouvaient être utilisées à de meilleures fins. » (VSO I, 29, p. 89).

Outre qu'il s'agit là d'un bel acte de confiance en Dieu en des temps aussi violents et troublés, l'entreprise rappelle irrésistiblement la prophétie messianique d'Isaïe : « *Ils forgeront leurs glaives en socs et leurs lances en serpes. On ne lèvera pas le glaive nation contre nation et on n'apprendra pas la guerre.* » (Is 2, 4). Rarement un détail concret nous donne à voir de manière si éloquente à quel point les principes du Royaume sont incompatibles avec la logique du monde.

Signalons en sus une anecdote assez plaisante. Étienne était parfois amené à comparaître devant les tribunaux suite à des contestations portant sur le temporel du monastère. C'est là sans doute le genre de complications que redoutaient tant les chartreux et qui les poussaient à limiter leurs possessions de façon drastique. Mais le saint, lui, avait à charge deux à trois cents moines et moniales, sans compter la large bienfaisance qui était couramment pratiquée dans sa fondation. Lorsque le plaignant était riche et retors, Étienne s'efforçait de faire valoir ses droits part goût de la justice. Cependant, d'une manière générale, il cherchait à convaincre plutôt qu'à vaincre, et par conséquent favorisait les arrangements amiables. Mais il allait parfois plus loin :

« Lorsqu'il voyait que tout le monde soutenait sa cause et que son adversaire se trouvait abandonné de tous, il était pris de pitié et envoyait en secret quelques-uns de ses défenseurs au secours de la partie adverse. Ils plaidaient contre lui-même et l'abbé se réjouissait alors autant d'être vaincu par eux qui s'il en avait triomphé. » (VSO II, 16, p. 125).

Le désintéressement d'Étienne se manifestait de différentes manières, par exemple lorsqu'il exigeait du contremaître qu'il engageât un pauvre incompetent sur les chantiers du monastère, à seule fin de lui procurer un salaire. On le voit aussi refuser vigoureusement de recourir aux indulgences, « que personne, excepté Dieu seul, peut dispenser » (cf. VSO II, 18, pp. 129-131) pour financer les constructions.

Le portrait serait incomplet si l'on omettait l'immense amour des pauvres du fondateur d'Obazine. Un seul exemple suffira. Lors du toujours redouté temps de suture, entre Pâques et la moisson lorsque, trop souvent, la disette prenait à la gorge les paysans, Étienne exigeait que le monastère distribuât sans compter à tous les nécessiteux qui se présentaient, serait-ce au détriment de sa propre communauté. Les plus perspicaces devineront que c'est l'occasion de récit de miracles multipliant des provisions presque épuisées (cf. VSO II, 21, pp. 135-137)¹³. Libre aux sceptiques de faire la moue. On peut y voir, sous un autre angle, une autre manifestation de la logique du Royaume de Dieu et de sa puissance, qui procure d'autant plus largement la munificence divine que l'on a au préalable donné sans compter, à l'image du Créateur. C'est là une très profonde leçon sur l'agir divin que la vie monastique s'efforce d'imiter.

Quelques leçons paradoxales

On pourrait récapituler ces notes éparées sous forme de petits paradoxes que les épisodes de la vie de saint Étienne ont fait ressortir :

¹³ La scène qui voit une charrette de vivres secourir *in extremis* la communauté dépourvue de tout est un classique dans les récits hagiographiques. On la retrouve par exemple en Russie dans la vie de Théodose de Kiev (XI^e siècle) et de Serge de Radonège (XIV^e siècle). Cela ne veut pas dire pour autant qu'elle soit un lieu commun légendaire. Mais elles illustrent la puissance de la foi.

- La séparation du monde aboutit à un rayonnement et à une fécondité qu’aucune stratégie séculière, même la mieux pensée, ne saurait égaler.
- La maîtrise du corps par une ascèse sévère favorise l’épanouissement de tout l’être à l’image et à la ressemblance de Dieu.
- La sévérité pédagogique est indissociable de la responsabilité spirituelle pour autrui, et la « crainte » se traduit finalement par une assurance sans faille dans le salut et la destinée éternelle.
- La discipline monastique ne fait pas d’un couvent une pieuse caserne mais un coin de paradis.
- L’abondance procède d’un dépouillement radical préalablement consenti.